

faut. Vous aurez ainsi tout le temps de préparer un dossier sérieux. Ça, c'est mon affaire, et je me charge de le remplir de pièces telles, que le diable lui-même ne le tirerait pas d'affaire."

Killerton pencha la tête et médita longuement, se promenant, les mains derrière le dos, dans la salle à manger du manoir.

Brusquement il releva la tête, et fixant sur les deux coquins un regard plein d'interrogation :

"Soit ! dit-il, je vais faire comme vous me l'indiquez. Mais j'avoue ne connaître aucune prison où l'on puisse oublier un captif."

Le notaire et Saint-Julien se regardèrent. Un même cri leur vint aux lèvres :

"Le fort Taureau, répondirent-ils. Il y a des cachots où des prisonniers sont morts sans que Dieu même les ait vus mourir."

III

LE FORT TAUREAU

Guen Le Hélo avait eu raison.

Le cri poussé par Le Bellec était un cri d'alarme. Il dénonçait l'approche d'un danger.

Dans la chaumière, Alain Prigent, Mapiaouank et leurs compagnons s'étaient brusquement dressés.

Bientôt on entendit, clapotant sur le sol détrempé par la pluie, les pas d'une troupe armée. Cette troupe s'approcha de la maison et la cerna. Puis, l'un de ceux qui la composaient s'en détacha, et le pommeau d'un sabre toqua sur la vieille porte verrouillée.

"Au nom de la loi !" cria une voix au dehors.

D'un geste rapide, Alain rabattit le capuchon sur la figure de Mapiaouank. Un sourire erra sur ses lèvres.

"Je sais ce que c'est, murmura-t-il. Je devine d'où vient le coup. On va m'arrêter."

Il ajouta, tandis qu'autour de lui les trois hommes avaient saisi convulsivement leurs sabres et leurs pistolets :

"Oui, j'ai tout prévu. Pas de résistance, mes gars. J'ai donné mes ordres à Jean. Laissez ces gens-là m'emmener. Protégez seulement Mapiaouank. Il ne faut pas qu'on l'emmène, lui."

— Et, demanda Yvon Le Braz, les sourcils froncés, s'ils veulent mettre la main sur lui ?

— C'est ce qui pourrait nous arriver de plus malheureux ; car, dans ce cas, il n'y aurait pas à hésiter. Il faudrait jeter tous ces coquins à la mer."

Un coup plus rudement frappé, suivi d'un appel plus rogue, interrompit la conversation.

"Ouvrez la porte, Ervoan," ordonna paisiblement Alain Prigent.

La porte s'ouvrit, et, à la clarté épanchée de l'intérieur sur le seuil, les cinq compagnons purent voir des gardes nationaux, l'arme au pied, gardant le seuil sous la pluie diluvienne qui ne cessait de ruisseler du ciel.

Debout sur la marche même de la porte, un homme de taille au-dessus de la moyenne, ceint d'un ruban tricolore sur lequel bouclait la chaîne dorée d'un grand sabre de cavalerie, chaussé de fortes bottes à l'écuylère et coiffé d'un feutre à haute coiffe sur lequel se détachait une énorme cocarde, semblait être le chef de la colonne expéditionnaire.

Alain le dévisagea curieusement, puis se tournant vers ses compagnons, leur dit :

"J'en étais sûr, mes gars, il devait venir, c'était forcé."

Et, interpellant directement l'homme à la ceinture tricolore, il lui demanda avec assurance :

"Que voulez-vous ?"

Le comte Arthur, car c'était lui, répondit avec la froide insolence dont il ne se départait jamais :

"Est-ce toi, citoyen, qu'on nomme Alain Prigent ?"

Le chef répliqua sur le même ton de haute raillerie :

"La question est au moins singulière de votre part, car vous devez m'avoir reconnu, comme je vous ai reconnu moi-même, ci-devant comte Arthur de Kergroaz, lord Killerton. Depuis quand êtes-vous revêtu

de fonctions sur un territoire français, vous, sujet anglais ?"

Le comte tressaillit et ne put dissimuler son trouble. Ce qu'il craignait se réalisait, Alain Prigent ne l'avait point oublié.

C'était un mauvais signe, un indice menaçant. Bien certainement le jeune chef parlerait, avec preuves à l'appui, si on le livrait aux juges.

Il ne fallait point commettre cette faute, puisqu'on avait déjà commis celle de venir l'arrêter. Mais en même temps il fallait achever la besogne commencée, sous peine d'indisposer les soldats et de se déconsidérer soi-même.

Killerton fit un geste, et trois gardes nationaux pénétrèrent dans la maison.

"Emparez-vous de cet homme," ordonna-t-il brièvement.

Mais, devant leurs mains tendues, les trois soldats sentirent les trois torsos herculéens d'Yves, de Guen et d'Ervoan.

Yves laissa tomber son lourd poing sur l'épaule d'un soldat, et le soldat fléchit sur ses jarrets.

"Tu n'es pas bien solide pour ton métier, garçon," murmura dédaigneusement l'hercule qui, d'une main, redressait le municipal, tandis que de l'autre il immobilisait le fusil dont celui-ci, furieux, faisait mine de le frapper.

Et, se tournant vers Alain qui, les bras croisés, tenait ses yeux fixés sur ceux de Killerton :

"Dites donc, chef, demanda-t-il, ils viennent pour vous arrêter. Si nous leur rendions la pareille ? Voulez-vous que je cueille celui-là ?"

Il désigna Kergroaz qui, prudemment, fit un pas de retraite.

"Tiens-toi tranquille, Yvon, commanda Alain. Il ne faut pas faire de la peine aux soldats, ce sont nos amis."

Et, s'adressant à Killerton surpris, il prononça ces graves paroles :

"Tu as bien fait de venir, Arthur de Kergroaz. Je t'attendais. Il me fallait cette folie de ta part pour me fournir la preuve qui me manquait. Regarde bien où tu te trouves et ce que tu vas voir t'instruira pour l'avenir."

— Arrêtez-le, mais arrêtez-le donc ! " cria derrière le comte une voix brutale et avinée.

Alain haussa les épaules et se mit à rire, tandis que les trois colosses, ses compagnons, retenant les fusils des trois soldats, leur plaçaient chacun un pistolet sur la poitrine. Le jeune chef apostropha de nouveau le comte :

"Je vois que tes complices sont près de toi, comte assassin. Je viens de reconnaître la voix de ton double, de l'autre Killerton. Dis à celui-là qu'il sera le premier à qui je réglerai son compte. Mais je te dis que c'est de mon plein gré que je te suis. Tu vas le voir."

Il avait tiré de sa poche une sorte de corne montée en argent, il en tira trois notes plaintives qui s'envolèrent dans la nuit lugubre.

Killerton eut peur. Il porta la main à son épée et esquissa le geste d'un commandement pour entraîner le reste de la troupe à l'attaque de la maison, où les trois premiers soldats demeuraient cloués en quelque sorte par la menaçante attitude de leurs adversaires.

Il n'en eut pas le temps.

Une voix retentit au dehors qui disait :

"Que personne ne bouge, s'il tient à la vie. Il ne sera fait de mal à personne."

En même temps, des torches de résine projetaient leur rouge lueur sur cette scène terrifiante. La pluie s'était un instant arrêtée, mais le reflet de cette fantastique illumination mettait des traînées sanglantes dans les flaques d'eau du terrain raviné.

En se détournant, le comte Arthur put voir une double haie d'hommes bien armés enveloppant les quarante-sept gardes nationaux.

Derrière cette double haie, d'autres silhouettes se dessinaient. Il vit d'innombrables visages aux traits farouches, des hommes, des femmes, des enfants, assemblés sous la clarté lugubre des torches, observant la scène dans une attitude hostile, prêts à se jeter sur les soldats. Il y avait là un millier d'hommes, armés

de fourches, de faux, de tridents, d'espars, tout le village de Brignogan debout.

"Nous sommes perdus ! murmura la voix du baron de Saint-Julien à l'oreille du comte de Kergroaz.

— Je le crois, mon pauvre ami, répondit flegmatiquement celui-ci. Nous avons été fous de venir ici."

Mais, comme il était brave, il tira à moitié son épée du fourreau et s'apprêta à vendre chèrement sa vie.

Derrière lui le notaire Jorge Darros claquait des dents ; Ralph Gregh passait par toutes les affres de l'épouvante.

Alain Prigent abrégua leurs angoisses.

"Mes gars, cria-t-il d'une voix claire et vibrante, j'entends qu'il ne soit fait aucun mal à ces braves garçons. Ils servent la patrie comme nous. On les a trompés. Mais ils ne veulent que moi. Laissez les m'emmener. C'est pour le bien de tous, mes précautions sont prises, et j'ai averti le citoyen Thiard. Il sera à Roscoff après-demain, et il aura la preuve qu'il y a un traître parmi les gens qui l'entourent. Je le répète, laissez-les m'emmener. La Justice aura son heure."

Il sentit une main se poser convulsivement sur son bras. Un souffle plein de sanglots murmura près de lui :

"Alain, Alain, est-ce vrai ce que vous venez de dire ? Allez-vous donc vous laisser emmener ainsi ?

— C'est vrai, Mapiaouank, prononça-t-il avec une indicible tristesse. Votre salut, le salut de tous l'exige.

— Mais ils vont vous tuer, mon ami ! Toute accusation équivaut à une condamnation.

— Ils ne me tueront pas, enfant. Quelle accusation pourraient-ils porter contre moi ?

— N'ont-ils pas tué mon oncle, Alain ? Le pouvoir de ces hommes est absolu. Rien ne peut leur arracher leur proie. Si vous mouriez, Alain ?

— Si je mourais, vous prierez pour moi, Mapiaouank."

Les sanglots étouffaient la jeune femme. Pour parler bas à son ami, elle s'était rapprochée de lui. De ses mains frémissantes elle s'accrochait à son épaule, elle se pressait éperdue contre lui, à peine capable de dissimuler sa douleur.

"Oh ! vous êtes cruel, mon ami. Vous savez bien que je mourrais moi-même, si vous mouriez."

— Merci, murmura gravement le jeune homme. Maintenant je puis partir, je suis payé de toutes mes peines."

D'un clignement d'yeux, il désigna Ameline à ses trois compagnons. Leurs bras robustes enlevèrent la jeune femme défaillante et l'entraînèrent hors du cercle formé par la haie des marins et des pêcheurs autour des soldats plus morts que vifs.

"Allons, Messieurs, je vous suis," dit Alain à ceux-ci.

Et, détachant l'épée qui pendait à son flanc, il la jeta à Le Bellec, qu'il venait d'apercevoir au premier rang de la Kerret-ar-Laz.

Puis, ironique et goguenard, il cria à ses camarades confondus de tant de placidité :

"Eclairez la route et montrez le chemin à ces messieurs."

— Où faut-il les conduire ? " questionna la voix rude d'Ervoan Madeac.

Prigent se retourna vers le comte de Kergroaz qui ne savait quelle attitude tenir devant ce sarcasme continu :

"A vous de fixer l'itinéraire, milord Killerton ! raila-t-il. Etes-vous venu par terre ou par mer ?"

Un vieux soldat épargna à Killerton l'humiliation de répondre à la méprisante question.

"Par mer," grogna-t-il de fort méchante humeur.

Toute la colonne s'ébranla et se mit en marche vers la côte, à la lueur des flambeaux et escortée par la foule toujours menaçante.

Un instant Guen Le Hélo perça les rangs des soldats, et, s'approchant d'Alain, lui demanda :

"C'est-il pour que nous les jetions à la mer, chef ? Faites un signe, et tous feront le plongeon."

— Gardez-vous-en bien, répondit le jeune homme. De loin comme de près, j'entends être obéi. Seule-